

Pierre LEVY, L'intelligence collective. Pour une anthropologie du cyberspace, Paris, La Découverte, coll. "Science et société", 1994, 243 pages.

recension rédigée par [Jean-Pierre MEUNIER](#)

Ce livre, comme le note P. Lévy lui-même dans une note en bas de page, n'est qu'une "note marginale au pied des arbres de connaissances qui poussent aujourd'hui dans des entreprises, des écoles, des universités, des quartiers, et qui donnent un sens technique et social concret à mes propos sur l'intelligence collective" (p. 28). De fait, il faut avoir en tête l'image de ces nouveaux dispositifs (informatiques) de communication des savoirs que P. Lévy dessinait dans "Les arbres de connaissances" pour bien saisir le sens et la portée de sa réflexion anthropologique autour du concept d'intelligence collective. Réflexion riche et complexe parcourant les multiples dimensions (technique, politique, économique, éthique, esthétique, etc.) du lien social et du nouvel espace du savoir qui pourrait émerger si du moins les hommes en font le projet. Car il n'existe pas de déterminisme simple. "Des choix politiques et culturels fondamentaux s'ouvrent devant les gouvernements, les grands acteurs économiques, les citoyens. Il ne s'agit donc pas de raisonner seulement en termes d'impact (quel serait l'impact des "autoroutes électro-niques" sur la vie politique, économique ou culturelle?), mais aussi de projet (à quelle fin voulons-nous développer les réseaux numériques de communication interactive?)" (p. 10).

Autant qu'une réflexion sur le lien social et les nouvelles technologies, le livre est donc la proposition d'une vision, le déploiement d'un imaginaire positif, une sorte de récit faisant appel à l'imagination et au cœur, tablant même quelquefois sur la force mobilisatrice de quelques grandes figures mythique ou biblique, comme celle de Lot, ce seul juste de Sodome qui illustre l'acte d'hospitalité c'est-à-dire l'"acte de rendre l'individu à un collectif".

Le projet de l'intelligence collective tente précisément d'articuler d'une nouvelle manière l'individuel et le collectif dans un "nouvel espace du savoir". "L'Espace du savoir se met à vivre dès qu'on expérimente des relations humaines fondées sur ces principes éthiques de valorisation des individus par leurs compétences, de transmutation effective des différences en richesse collective, d'intégration à un processus social dynamique d'échanges de savoirs dans lequel chacun est reconnu comme une personne à part entière et ne se voit pas bloqué dans ses parcours d'apprentissage par des programmes, des prérequis, des classifications a priori ou des préjugés sur les savoirs nobles et ignobles" (p. 29).

Dans l'Espace du savoir, l'intelligence ne saurait se concentrer en un point, devenir source transcendante de connaissances. Le savoir, c'est ce que les gens savent et l'intelligence collective est "une intelligence partout distribuée, sans cesse valorisée, coordonnée en temps réel, qui aboutit à une mobilisation effective des compétences" (p. 29).

L'intelligence collective suppose l'articulation et la valorisation mutuelle des singularités. L'"ingénierie du lien social", à laquelle P. Lévy consacre la première partie de l'ouvrage, serait "l'art de faire vivre des collectifs intelligents et de valoriser au maximum la diversité des qualités humaines" (p. 33). En tant que technologie du politique, l'ingénierie du lien social userait de toutes les ressources des nouvelles technologies pour réaliser l'auto-organisation des collectivités. "On peut distinguer trois grands idéaux types parmi la variété des technologies politiques. Les familles, clans, tribus, sont des groupes organiques. Les États, les institutions, les Églises, les grandes entreprises, mais aussi bien les «masses» révolutionnaires sont des groupes organisés, des groupes molaires, qui passent par une transcendance ou une extériorité pour se constituer ou se maintenir. Enfin, les groupes auto-organisés, ou groupes moléculaires, réalisent l'idéal de la démocratie

directe dans les très grandes communautés en situation de mutation et de déterritorialisation" (p. 60). Civilité assistée par ordinateur, la démocratie directe auto-organisée vise la constitution de "sujets collectifs d'énonciation", de "Nous", dont le modèle serait à chercher dans le modèle musical du chœur polyphonique improvisé dans lequel chaque indi-vidu doit à la fois écouter les autres, chanter différemment et mettre sa voix en harmonie avec celle des autres. L'électronique permettrait une polyphonie politique dans la mesure où elle substituerait aux médiations transcendantes (dieux, mythes, représentants...) des images représentant les individus de manière différenciée: "Du côté de l'immanence, fait office de médiateur entre le groupe et lui-même, un outil électronique tenu par des milliers de mains qui produit et reproduit continuellement une image-texte variée, une ciné-carte observée par des milliers d'yeux, structurée par les débats en cours et l'implication des citoyens. Le rôle de l'agora virtuelle n'est pas ici de décider à la place des yeux (rien à voir avec les grotesques projets de "machines à gouverner"), mais de contribuer à produire un agencement collectif d'énonciation animé par des personnes vivantes" (p. 76).

L'image, on le voit, constitue la base des dispositifs sémiotiques qui rendent possible l'intelligence collective, à condition qu'elle ne se mette pas seulement au service de la séduction, à condition autrement dit, qu'elle se mette au service de l'intelligence à travers les nouveaux langages d'images: pictogrammes animés, cinélangage interactif à support informatique, etc. "Stimulant de l'esprit humain, le nouvel intellect agent se définit alors comme une machine à rendre la pensée visible, à imager l'abstraction et la complexité, un paysage que nos corps angéliques explorent, palpent et modifient..." (p. 114).

Le nouveau milieu de pensée et de communication de la "cyberculture" suppose donc, sur le plan sémiotique, un dépassement de l'écriture ou plus précisément une remontée en deçà de l'écriture, mais "une remontée riche de toutes les puissances du texte, un retour armé d'instruments inconnus au paléolithique, capables de rendre les signes vivants" (p. 121). Cette dernière proposition ne peut bien se comprendre que dans le cadre de la perspective anthropologique dessinée par l'auteur dans la seconde moitié de l'ouvrage.

L'espace anthropologique du savoir y est présenté comme émergent —peut-être, car il n'existe pas encore, il est encore une utopie— à partir des espaces qui l'ont précédé dans l'histoire de l'humanité.

P. Lévy distingue quatre espaces anthropologiques. La Terre comme monde de signification qui s'est formé avec les langages et techniques du paléolithique, le Territoire qui naît avec la sédentarisation, l'État, l'écriture, la division du travail, l'Espace des marchandises qui triomphe avec le capita-lisme et l'économie des biens matériels, et enfin l'Espace du Savoir rendu possible par les nouvelles technologies, "espace du vivre-savoir et de la pensée collective qui pourrait organiser l'existence et la sociabilité des com-munautés humaines" (p. 140).

A chaque Espace correspond un type d'identité, une sémiotique parti-culière et une temporalité propre; chaque espace possède aussi ses propres instruments de navigation, ses objets de connaissance privilégiée et son épistémologie. P. Lévy explore en détail tous ces aspects, montrant leurs interrelations et leurs transformations à travers les différents Espaces. On peut donner ici un aperçu de ces développements en évoquant quelques aspects de l'évolution de la dimension sémiotique. Sur la Terre, le signe participe des choses et celles-ci, réciproquement, sont des messages. Cette toile continue du sens est rompue sur le Territoire: la parole est sédentarisée par l'écriture, une coupure sémiotique est ainsi instituée. "Entre les signes et les choses s'interposent désormais l'État, la hiérarchie et les scribes (...). Désormais, le signe représente. Le signe est arbitraire. Le signe est transcen-dant" (p. 162). Séparé des choses, le signe le sera encore davantage dans l'Espace de la marchandise. Pris par le mouvement de déterritorialisation qui touche les

hommes et les choses, le signe y est lui aussi déterritorialisé. "Sur l'Espace des marchandises, les flux de signes courent sans frein. La coupure a si bien fonctionné que la transcendance ne fait plus lien (...). La presse et la télévision créent l'événement, produisent la réalité médiatique, évoluent dans leur propre espace plutôt que de nous envoyer les signaux des choses mêmes. La référence ne renvoie qu'à la médiasphère. Le grand magasin du signe, ou le Spectacle, devient alors une sorte de surréalité, par quoi toute parole ou toute image doit passer si elle prétend avoir quelque efficacité (...)" (p. 163-164). Mais dans l'Espace utopique du Savoir, le signe reprendrait contact avec la réalité, non pas comme un signifiant avec un signifié, mais dans la mesure où il se connecte avec l'activité pratique et intellectuelle des sujets. C'est alors que l'image peut jouer un rôle décisif. Dans l'espace du savoir, "l'image peut échapper au destin de fascination que lui traçait la marchandise et devenir un instrument d'éveil, de connaissance et d'invention plus puissant encore que le texte" (p. 166). Dans l'espace du savoir, l'image devient cinécarte, capable d'articuler l'individuel et le collectif. Dans l'arbre de connaissance, par exemple, les individus peuvent se repérer et rencontrer les autres; les signes qui composent l'arbre sont sensibles à l'activité pratique et intellectuelle des sujets vivants. En retour, l'arbre, en tant qu'il synthétise —visuellement— les trajets individuels, introduit une régulation collective. "La cinécarte donne à explorer une macro-singularité dynamique tissée de singularités" (p. 184). Ainsi, la sémiotique de l'Espace du Savoir rend possible l'auto-organisation. Elle permet de composer des temporalités subjectives dans un espace commun. Elle rend également possible une nouvelle organisation du savoir fondé sur la non-séparation (cf. p. 202 et sv.).

Dans les derniers chapitres, P. Lévy étudie les rapports entre les différents Espaces, montrant leurs relations de dépendance et, en même temps, leur autonomie. Chaque Espace pense les autres dans ses propres termes. Ainsi, si l'Espace du Savoir devenait dominant, il modulerait les réseaux marchands. "Si l'Espace du Savoir devenait irréversible et pilotait la Marchandise (...) alors, peut-être les vitesses extérieures et violentes, celles des circuits, de l'interaction, des adaptations instantanées, des flux insensés, au lieu d'être vécues comme des nécessités imposées et destructrices, deviendraient les effets par surcroît de la composition des temps vécus, la manifestation des nécessités intérieures" (p. 223).

On peut sans aucun doute, —et même on doit— discuter la vision de P. Lévy. Il y a dans cette vision quelque chose de trop clair et de trop euphorique pour ne pas susciter quelque interrogation et même quelque méfiance. Trop d'aspects négatifs possibles de l'Espace du Savoir restent inexplicités. Il n'est pas sûr par exemple que la pensée commune du quatrième espace ne génère autant de concurrence que de coopération interindividuelle.

Mais on aurait tort de s'en tenir à ce type de critique. Le livre est une utopie, pas une étude d'impact. Contre la représentation de l'homme qui sous-tend les études d'impact —un être subissant son environnement-stimulus—, P. Lévy nous rappelle que l'homme est un être de projet qui construit son monde. Le projet de l'intelligence collective n'est cependant pas une pure création imaginaire. Il repose sur une vision anthropologique forte articulant le sémiotique, le technologique et l'organisation sociale, une vision anthropo-logique qui tient compte de l'histoire tout en dessinant les lignes de force d'un nouvel espace nourri par quelques unes des idées-forces qui hantent l'imaginaire social depuis quelques décennies: l'idée d'auto-organisation, le moléculaire contre le molaire, etc.

Le projet de l'intelligence collective est un modèle mental du futur. Il ne peut être évalué par rapport à sa capacité à représenter le réel mais seulement par rapport à sa capacité à s'autoréaliser à travers les dispositifs qu'il peut inspirer, initier, encourager: tous les dispositifs techno-sémiotiques qui favorisent le développement du lien social par l'échange du savoir entre êtres autonomes.